

indépendantes et pleines d'aspirations vers la liberté.

Plus tard, cependant, ces années de réclusion forcée ne nous apparaissent pas dépourvues de charmes. A mesure que nous avançons dans notre voyage, nous aimons à nous y reporter; c'est que nous comprenons mieux certaines bontés dont nous avons été l'objet, c'est qu'elles ont gardé, ces années écoulées ce que nous ne retrouverons plus: la fraîcheur et la naïveté de ce qui fut notre jeunesse.

Au nom des anciennes élèves, Madame Théophile Hamel, (née Fari-bault, de l'Assomption)—veuve d'un de nos premiers artistes canadiens dont les œuvres ne seront jamais oubliées, —lut l'adresse préparée pour la circonstance. "Elle est bien notre élève," ont dû se dire les bonnes Mères Ursulines, à cette diction si sûre, à ce cachet de simplicité distinguée de la vénérable aïeule.

Le *Journal de Françoise* publie, dans cette livraison, le texte de cette remarquable adresse. Ce qu'il aurait eu encore infiniment de plaisir à reproduire, c'est la réponse qui lui fut faite au nom de la révérende Mère Supérieure, du conseil et de toute la communauté. Paroles si délicates, si pleines d'affectueuse tendresse et de touchantes évocations, si bien faites pour remuer et attendrir! Ah! la chaude et vibrante bienvenue qu'on nous souhaita en des mots dont la douceur pénétrante semblait une caresse.

"Rien n'est changé, ici, disaient-elles. . . Vous retrouverez tout ce que vous avez laissé. . . les arbres seuls ont grandi. . ."

Puis mêlant aux souvenirs d'amitié les souvenirs pieux, laissant planer au-dessus de tout l'image vénérée de leur digne fondatrice, elles rappellèrent ce cantique, composé par l'une d'elles, et chanté tous les premiers mercredis de chaque mois à la messe dite à perpétuité pour les élèves ursulines, et dont l'une des strophes commence par ces lignes:

Quand il faudra, sur la mer orageuse  
A notre tour et lutter et souffrir.....

Combien de fois les avais-je entendu chanter ces mots en n'en saisissant

que vaguement le sens. Mais à cet instant, j'en comprenais toute la portée. En un éclair, je mesurai la longueur du chemin parcouru et devant la multiplicité des impressions qui me frappèrent l'esprit, la vague grandissante des émotions qui m'assaillirent l'âme, je sentis mon pauvre cœur chavirer comme une barque. . .

Mères, elles ont grandi les enfants confiées à vos soins et votre nombreuse famille étend ses ramifications par tout le pays. . . Certes, elles n'ont pas fait des saintes les jeunes filles qui ont franchi votre seuil pour se disperser de par le monde, mais, au moins, elles ont gardé intacts vos traditions et vos enseignements, "les saines notions de la vie, ce sentiment du devoir" qui font les femmes fortes et les âmes vigoureusement forgées. . .

Après la lecture des adresses, un programme littéraire et musical fut gracieusement exécuté par les élèves actuelles pour faire fête à leurs aînées.

Le chant d'accueil: *Tout rayonne au Monastère*, vint enlever aux émotions leur acuité douloureuse.

Aux intermèdes d'une petite pièce: *La Vieille Huronne et les Jeunes Abénaquises*, les chœurs interprétèrent dans la perfection *Le Chant de la Fileuse* [Opéra de la Dame Blanche] de Boeldieu, *La Prière*, de Félicien David, le grand air du *Pardon de Ploermel*, de Meyerbeer et autre musique des maîtres. Nous nous regardions en souriant: toutes nos années de pensionnat avaient été bercées de ces rythmes classiques auxquels se mêlaient, en un concert unique, les voix des orgues, des harpes—encore une autre tradition,—et des guitares.

Ce fut ensuite l'heure de la visite à travers le monastère, celle aussi des franches accolades, des reconnaissances à chaque pas, des "T'en souviens-tu, ma chère," entre deux éclats de rire.

Ce fut un bon moment.

Au sortir de la salle de réception, je tombai dans les bras d'une compagne, qui, au temps jadis m'abandonnait, avec une générosité inlassable, les pommes de son goûter. Là, où il n'y a pas de souvenirs, si minimes soient-ils, il ne saurait exister de bonnes et solides amitiés.

Le hasard continua de m'être heu-

reux. Entre ces centaines de femmes de tout âge, je retrouvai, au cours de mon pèlerinage, la plus grande partie de mes camarades d'autrefois. Et ce furent des cris de surprise et de joie, des questions, des réponses, des informations données et reçues avec un entraînement sans pareil.

—Une telle?—Dominicaine.—Cette autre?—Mariée et six enfants. Moi-même j'en ai douze en treize ans, ma chère, me disait une d'elles, dont naguère encore les boucles blondes flottaient sur les épaules.

Grand Dieu que les années vont vite!

—As-tu vu ma fillette? me demandait une autre. Elle jouait dans la pièce.

—La petite brune, je gage, au nez retroussé?

—Elle-même. Tu sais, c'est de famille, ce nez!

—Te rappelles-tu, fis-je à une jeune femme tenant par la main une délicieuse enfant, du temps où tu ne désirais, dans le monde, que la situation de veuve.

—Étais-je assez bête, dis? comme les goûts changent, hein! Quand je pense maintenant que ce malheur pourrait m'arriver!

Braves et vaillantes, je les retrouvais toutes et, bien qu'alourdis par la maternité plus encore que par les années, elles avaient l'humeur sereine et gaie, ne médissant ni du mariage, ni du mari.

Et nous allions ainsi, nous laissant dans quelque salle, nous reprenant dans les longs corridors.

Au réfectoire, ce fut une explosion. Sur les longues tables garnies de nappes blanches, on avait servi les goûters d'autrefois: pain d'épices appétissants, croquignoles croustillantes, *galettes* savoureuses. Nous retrouvâmes tout—hors peut-être nos robustes appétits. N'importe, nous fîmes honneur à la collation des anciens jours.

—Es-tu toujours gourmande, m'est-il demandé de l'autre extrémité du réfectoire. Quelle quantité de pain d'épices tu pouvais engouffrer!

Clairement, comme tous mes autres souvenirs, celui de mes méfaits se dressera aussi pour moi.

Pas un recoin ne reste oublié et par-